

Aux drapeaux ! : en bonne terre

Autor(en): **Schmidt, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **49 (1911)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à la cave tirer une goutte de vin. Sa bouteille était à moitié pleine quand tout à coup il se souvint que son beurre pourrait bien brûler dans la poêle. Il remonta à l'instant et trouva en effet son beurre flambant. « *Matin de matin!* » dit-il. Mais en ce moment, son vin lui revint à l'esprit et il redescendit au galop à la cave où il avait laissé le robinet ouvert. Le tonneau était vide et le vin épandu par terre. « *Matin de matin!* », dit-il. Et, pour faire disparaître les traces de sa bêtise, il alla chercher le sac de farine et le vida sur le vin. Puis il apporta les douze poussins de la poule couveuse et voulut les forcer à manger la bouillie au vin. Mais les poussins n'y touchèrent mie. « *Matin de matin!* dit le tabeou. Je vous y forcerai! » Et, faisant la couveuse pour appeler les petits, il s'assit dessus et les écrasa.

» Quand sa mère vit tous les dégâts de son benêt de fils, elle le gronda : « Espèce de fœu que tu es, tu ne sais rien faire. La prochaine fois, je resterai à la maison et c'est toi qui iras à la foire. »

Le lundi suivant, elle envoya donc son garçon acheter des aiguilles au marché. Comme il rentrait le soir, il se sentit fatigué et se coucha sur une meule de foin qui était par là. Mais les aiguilles l'embarrassaient : il les jeta dans le foin et, à son réveil, ne put naturellement les retrouver. « *Matin de matin!* », dit-il, et il s'en fut chez sa mère qui le reçut de belle façon : « Idiot que tu es, ne pouvais-tu piquer les aiguilles dans ta manche? Tu les aurais retrouvées! Lundi prochain, tu retourneras à la foire et tu m'achèteras un trident. »

Le tabeou obéit. Il marchanda un beau trident et, se souvenant de la recommandation de sa mère, planta l'outil dans sa veste neuve, quand il voulut dormir. A la maison, nouvelle et violente gronderie : « Ane que tu es, n'aurais-tu pas pu couper un manche dans la haie et porter le trident sur l'épaule. Quel benêt de fils j'ai là! Enfin tu essayeras encore une fois et tu m'achèteras un cochon! »

On devine la suite. Le tabeou acheta son porcelet, taille un bâton, l'enfonça dans le derrière du pauvre animal, le chargea sur son épaule et rapporta à sa mère une bête crevée. Colère de la paysanne, qui l'envoie une dernière fois au marché quérir une chaudière. Le garçon, croyant bien faire, attache son emplette à une corde et revient au logis en traînant sur les cailloux une chaudière dont il n'en reste plus que l'anse. Cette fois, la mère n'y tient plus : « Fou, ane, benêt, idiot, « tabeou » que tu es! » criait-elle, et elle lui flanqua une rossée exemplaire.

Et elle ne l'a plus envoyé à la foire.
(*Démocrate de Delémont*). Jean DELAVANNE.

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

La musique bon marché.



On parlait musique entre profanes.

La discussion roulait sur les compositions modernes.

— Moi, disait l'un, je n'aime que cette bonne vieille

musique, claire, limpide, mélodique, facilement compréhensible. Je n'ai jamais pu admirer les harmonies compliquées et ténébreuses, les rythmes heurtés, l'orchestration touffue et chaotique, chers aux disciples du maître de Bayreuth.

— Les dilettantes, insinuai-je timidement, affirment toutefois qu'une mélodie trop clairement dessinée fatigue l'esprit. A la seconde audition, elle fait moins plaisir ; à la troisième elle n'est plus qu'une inepte « Scie ». Une œuvre moins mélodique au premier abord, procure, au contraire, plus on l'entend un plaisir grandissant, car on en pénètre mieux à chaque nouvelle audition les beautés cachées.

— Allez-vous me dire que Mozart soit jamais « Scie ». Le voilà, le maître éternel ! La voilà, la musique telle que je la comprends !

Je n'osais souffler mot, regrettant mon imprudente objection.

Mais mon interlocuteur était lancé.

— Ah parlez m'en, continua-t-il, de votre musique moderne :

A la première audition on n'y comprend goutte et l'on s'ennuie fort et ferme. La seconde fois, l'effet produit est tout au plus un peu moins désagréable. La troisième, on commence à deviner — qu'à la longue — on pourrait — peut-être — trouver du plaisir à cette harmonie tourmentée. Cette impression se confirme à la quatrième épreuve, et à partir de la cinquième seulement on trouve l'œuvre intéressante.

Franchement, il me paraît que c'est dur de devoir subir quatre auditions pénibles pour se préparer au plaisir de comprendre...

Ah ! rendez-nous notre vieille musique limpide et mélodique. C'est encore la plus agréable, la plus prenante, celle qui parle le mieux au cœur.

Elle a encore un autre avantage : N'est-il pas ruineux d'acheter quatre billets de concert dans l'espoir d'arriver à comprendre la cinquième fois ? Avec la musique vieille-école on a ce plaisir dès la première audition. A notre époque de « vie chère » n'est-ce point là un argument essentiel ?

Aussi, vive la musique économique !

BERT-NET.

Harmonie lausannoise. — Cette société a donné jeudi, au temple de St-François, sous la direction de M. Baudoin et avec le concours de M. A. Dénéreaz, organiste, M. P. Bally, baryton, et l'Union chorale, un concert très goûté. Ce soir, samedi, elle dansera au Casino-Théâtre. Bal costumé, je vous prie. On ne s'y ennuiera pas.

AUX DRAPEAUX !

En bonne terre.

NOTRE appel en faveur de la résurrection des drapeaux de nos villes et villages vaudois est tombé en bonne terre. L'idée germe ; elle fait son chemin. De toutes parts, nous arrivent les félicitations et les encouragements. Bien mieux, à côté de ces encouragements platoniques, il en est de plus précieux encore, telle la lettre ci-dessous, que nous adresse un de nos compatriotes, fixé à Genève.

« Genève, le 20 mars 1911.

» Désireux de donner suite aux deux articles parus dans les colonnes du *Conteur*, au sujet des drapeaux de nos villes ou localités, permettez-moi d'apporter, en qualité de citoyen vaudois, ma petite pierre à l'édification de ce monument patriotique, inspiré par le respect des choses du passé.

» En effet, il suffit de fermer un instant les yeux pour se représenter, en une de nos manifestations cantonales, l'effet produit par ces centaines d'étendards, flottant fièrement au vent et laissant voir dans leurs plis soyeux les diverses armoiries de nos villes et villages.

» Ce serait non seulement une heureuse reconstitution de l'art héraldique de notre canton, mais encore une précieuse leçon d'histoire instructive pour nos enfants et les générations futures, que la réapparition de ce volume de soie dont chaque commune constitue un feuillet.

» A l'œuvre donc ; faisons-nous un devoir, pendant qu'il en est temps encore, de sauver de la désuétude ces armoiries léguées par nos aïeux, et dont chacune a son histoire ; et bientôt nous les verrons, de leurs devises et de leurs couleurs, chatoyer joyeusement sous notre beau ciel de liberté.

» En conséquence, je me fais un plaisir de mettre gratuitement mes pinceaux et mon hum-

ble savoir à la disposition des premières localités ou de leurs municipalités qui y auront recours. Il leur suffira de me faire parvenir les documents qu'ils possèdent encore concernant leur armorial, signes, devises, ornements ou attributs, et je leur retournerai un projet ou maquette en couleurs, prêt à être définitivement exécuté.

» Merci, *Conteur*, pour ton hospitalité !

» H. SCHMIDT,

» Artiste peintre, Coulouvrenière, 32. »

LÈ DOU BESSON

SASSE l'è dza vilhîe. Le s'è passâie lài a gran-tenet, dau teimps dâi batse, dâi krutse, dâi pot, dâi crignoline... et dâi brave dzein. Adan, l'è lè menistre que fâsant lè pètabosson, l'ècrisant lè mort, lè mariâdzo, lè z'einfant que l'avant ètâ fé : po bin dere, l'ècrisant tot cein que sè preseinâve.

Dein onna coumouna bin llien d'îce, dein lo payî derrâ, iô lè renâ se baillant la bouna nè, ie demorâve onna bin galèza pernetta, la Luise à Pierro, que l'avâi bin fam de sè maryâ avoué on galé valottet, que l'ètâi son vesin. L'avant dza écrit lau z'annonce, et lo menistre lè z'avâi liesse trâi demindez doureint ao prîdzio. Mâ n'ètant pas oncora maryâ, l'atteindant que cli menistre vînye tant que vè leu, por cein que l'ètant reterî et que lo menistre lè voliâve maryâ à l'ottô. Tandû ci teimps, la femâlâ vin malâdo. Qu'avâi-te ? Lo se pas âo justo, mâ sè met à bramâ : « La sadze-fennna ! La sadze-fenna ! » (Mè mousso que elia serpeint n'avâi pas adi droumâ tota soletta.) La sadze-fenna vint dan justo âo momeint iô la femalla mettâi âo mondo on pucheint biau valottet, que ma fâi tot lo mondo fut bin èbahîâ et motset, dû que n'ètâi pas maryâie.

Justo à sti momeint, lo menistre passâve et vegnâi po lo maryâdzo. Prau su que voudreî pas reveni, demorâve trâio llien. Firant dan à queri l'èpâo et vè lo lîi de la femalla, — et vè lo pouppou — lo maryâdzo fut fé et lo menistre s'ein va, tandû que l'èpâo et la biau-pâre allâvant bâire quartetta, âo pâilo décoûte.

On quart d'hâora aprî, vaitcé que la sadze-fenna châte vers leu :

— Vo sède pas, que dit, l'ein reveint oncora ion.

— De queie ? que fâ l'èpâo tot èpouârî.

— De bouîbo, on biau gran de café. — Vo z'âi lo par ora.

Vo lasso à devenâ quemet l'èpâo et lo biau-pâre fasant on grand nâ. Aovressant on mor quemet onna hotoille. Dou ein on iâdzo ! tè rondzâi pî ! qu'on pouessè lâi allâ tsau dou ! Dou besson ! Sacré Luise !

Ora, dite-mè vâi, cliiau dou besson, n'ant pas ti lè dou lo mîmo nom : lo premî dusse portâ lo nom de la mère — du que l'a ètâ fé devant lo maryâdzo — et l'autro clii dau père, du que l'a ètâ fé aprî ; lo premî besson l'è on basquelion, l'autro, on *lègitime*, quemet ie dîant lè pètabosson : lo premî l'è on einfant dau côté gautse, l'autro dau bon côté. Sacré Luise, fère ein on iâdzo dou z'einfant que l'ant lo mîmo père et dou nom diffèrent ! Sacré Luise !

MARC A LOUIS.

LES JUIFS A CHILLON, EN 1348

PARLANT de la peste au Pays de Vaud, le *Conteur vaudois* a rappelé le procès des juifs à Chillon, brûlés vifs pour avoir, selon la croyance populaire, empoisonné les eaux à Thonon, à Montreux, à Châtel-Saint-Denis et autres lieux, dans le dessein de faire périr la chrétienté. Voici quelques détails sur cette affaire qui jette un triste jour sur les mœurs et l'état d'esprit des populations, en ces temps-là.

Le principal accusé était un chirurgien nommé